

Commentaires

Number 11, December 1983, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

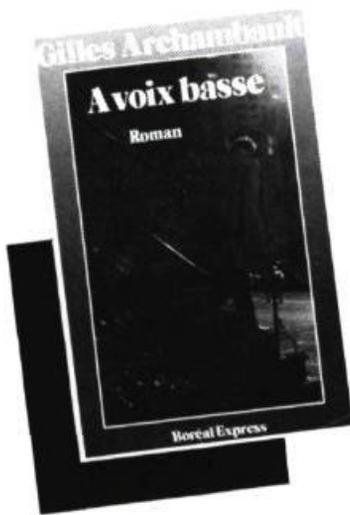
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1983). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (11), 12–19.



À VOIX BASSE
Gilles Archambault
Boréal Express, 1983

Marc, le héros d'*À voix basse*, un homme au début de la cinquantaine, a eu un accident cardiaque qui l'a forcé à réduire ses activités et le rend perpétuellement préoccupé de sa santé. Jusque là, rien que du très courant.

Mais Marc est un homme qui a douloureusement conscience de sa vie manquée, ne se fait aucune illusion pour l'avenir — il dit vivre en sursis — et refuse les quelques joies que sa vie actuelle lui apporte.

Le roman débute par la description de la vie étriquée de Marc, conséquence de la réduction de ses moyens matériels et de ses activités et se termine par sa mort, consécutive à une agression nocturne au cours d'une promenade solitaire. Entre les deux, peu d'événements, quelques personnages — les uns fastes, comme Guillaume, son fils de deux ans dont il a la garde les dimanches — les autres néfastes, comme la mère de Marc et Patricia, sa deuxième femme — et enfin, les neutres, mais cela ne fait pas grande différence. Marc n'aura de cesse qu'il se soit débarrassé des quelques êtres qui l'aiment et fait le vide autour de lui.

Dans la présentation de ce roman, on parle de lucidité. Désenchantement est le mot qui

me viendrait plutôt, mais aussi désillusion, et désabusement. On comprendra qu'il ne m'a pas touchée. Il m'a même agacée. Mais je suppose que certains s'y reconnaîtront. Quelqu'un me disait même qu'il est en quelque sorte représentatif de l'état collectif actuel au Québec. Cela lui conférerait un certain intérêt, disons... sociologique.

Louise G. Mathieu



LA PEAU FAMILIÈRE
Louise Dupré
Photographies de
Danielle Péro
Éditions du Remue-ménage
1983

Premier recueil de poésie publié aux Éditions du Remue-ménage, *La peau familière* de Louise Dupré constitue une remarquable coup d'envoi. Divisé en sept volets, à l'exemple des temps marqués d'une genèse qui s'énonce entre l'intimité et l'actualité, la fiction et la théorie appliquée, le livre s'ouvre sur un ZOOM cinématographique; les manchettes de Beyrouth, de Sabra et Chatila, du Liban accusent l'ineptie du fait divers, l'indigence du petit geste, le quotidien dérisoire. Alors, une voix de femme s'insurge: «il ne me reste qu'à FAIRE ACTE, ÉCRIRE» (p. 16), tant il est vrai que le poème, ici, dans le moment même de

son énonciation fragmentée, relève de «l'acte retrouvé». À la lettre, l'écriture s'inscrit sur la ligne du risque et pose son enjeu, pathétiquement, entre le fond de cuisine et le front de bataille: «ailleurs, les femmes réchaufferaient leurs cadavres, à l'aube, elles auraient quitté le front, elles auraient amené leurs filles et fait disparaître les ordures.» (p. 23).

Après cette ouverture au grand angle, s'avouèrent sur un mode plus confident, plus intime, «Les complicités singulières» et «Les désordres du privé». Se disent alors, en ces silences exigés et exigus où l'on confine les filles, parmi les fleurs funéraires et des accords de sonate quasi bergmaniens, les enfantements de l'aïeule, la mort du père ou les pleurs soumis de la mère. Un récit se trame, et des tendresses. Maintenant, entre la mère et la fille, l'écriture scelle l'alliance des femmes et dévoile l'étroite connivence des désordres amoureux.

Saccade du texte: seule, une femme seule explore les «lieux réversibles». Les sens sont traqués et l'errance, excentrique, anonyme, poursuit l'angoisse inédite, les peurs interdites. Bientôt, le roman familial se rapporte encore en ces «Biographies d'usage» où les tantes, des mâles flous, les alliages de famille opposent au travail des parturientes les sévices d'une mort perpétuée.

«Programme double» et «Sargasso Sea» induisent le rythme d'une lente euphorie. Le flirt s'accomplit en des effets de peau et de sens; le jazz propulse des gestes calculés de séduction en une atmosphère de mer urbaine et de bar et la rencontre porte la volupté d'une rupture feinte. Ici, heureux, «le ravissement de I. o. V. Stein...»

Ce que ce livre dit, dans la lucidité du fragment guerrier, dans l'allusion suggestive de la mémoire quotidienne: au jour le jour, l'inquiétante familiarité des signes.

Paul Chanel Malenfant



POURQUOI CRACHER SUR LA LUNE?

Jacques Fillion
Leméac, 1983

Soyons franc. Au moment où je rédige ces quelques notes, je n'ai pas encore tout à fait terminé la lecture du merveilleux livre de Jacques Fillion. Mais qu'importe, il y a des livres dont on ne voudrait jamais voir la fin.

Et pourtant, je me dis que *Pourquoi cracher sur la lune?* contient des passages inutiles. Aussi, les noms dont sont affublés les personnages m'agacèrent jusqu'à la fin: Géronimo, Zéro, Menfou, Cépalogique, etc. Je n'aime pas qu'on me rappelle à tout bout de champ le niveau symbolique des noms des hommes comme des choses. Détails.

L'écriture de Fillion est à mon avis l'une des plus riches de la littérature québécoise. À cette richesse s'en ajoute une autre: celle d'un imaginaire qu'on devine inépuisable, et doux, et chaleureux, et ironique.

Le récit part de ce que les deux frères, Géronimo et Petit Cactus (le narrateur), voient dans l'orphelinat où ils se retrouvent brutalement à la mort de leurs parents. Mais à d'autres les larmes! On est des enfants ou on n'est rien: autant se le dire, autant choisir, et au bon moment encore.

commentaires

«Géronimo disait toujours que si tu craches chaque minute à un quart de pouce plus loin que la fois précédente, au bout de vingt ans t'auras craché sur la lune.» Pourquoi l'écrire? Et si ce n'était que pour, page après page, laisser la lune derrière soi? Envoûtant.

Jean-Pierre Guay



LA VILLE AUX GUEUX

Pauline Harvey
Éd. de la pleine lune, 1982

C'est au bonheur recouvré du magique «Il était une fois...» que nous convie Pauline Harvey dans cette magnifique fable parodique: *la Ville aux gueux*. Le récit s'ouvre sur la marche erratique de trois pèlerins de légende, Lyly, Cécil et Martine Rozie qui, en cette fin d'une renaissance enneigée, traversent le pays de Fhartag pour atteindre la ville rêvée de Varthal. Là, ils seront immédiatement confrontés à la turbulente mise en scène de leurs propres personnages, subjugués, intrigants ou séduits, tour à tour aux prises avec un taciturne roi Arteur, sa fille Smine qui, par un caprice de féministe pensante se fait appeler le Prince Smine, l'érudite et italianisante comtesse d'Alpenstock, l'entrepreneuse bohémienne Comédie et sa tante Mississipi Free, le conseiller et le fou du Roi, Rem-

brondte (il sera un jour remplacé par «un gars qui s'appelait Vermuur» (p. 177) et Enguerrand, et jusqu'aux énigmatiques et loufoques résidents du Séminaire d'Horintriik, Hector, Nestor, Nestley, Kellog, Mac Gregor Planters, Ducan Hines et al. qui introduiront Cecil et Rozie à un savantisme séminaire sur le boomerang!

Derrière le masque ludique des éponymes, on aura compris que le récit installe toute une représentation scénique (s'y trame cependant un véritable roman social), laquelle induit les diverses caractéristiques d'un univers et d'un imaginaire prodigieusement baroques et prolifiques. Certes, nos trois bohémiens sont hommes de théâtre, de celui qui transforme et infléchit le réel, les moeurs et les sociétés; plus encore, ils sont des êtres de métamorphoses sans cesse voués à des déroba-bes de leur identité, à des situations feintes ou réversibles (la mise en scène de la mise à mort de Lyly par le prince Smine et vice versa, en est cruellement exemplaire), à des quêtes en chassé-croisé, à des fêtes («L'Âge de raison» du ch. X) et des travestissements perpétuels de pantomime. Et tous ces jeux de miroirs sont supportés par un joyeux goût de l'anachronisme culturel et historique (on évoquera «les événements de septembre de Pendam» (p. 197), par une jubilante confusion des niveaux de discours et des structures en trompe l'oeil (cherchez le chapitre XIII?), par des clins d'yeux sociologiques («Il faut toujours prendre la mode au sérieux surtout quand elle vient du quartier de l'est» (p. 221) dira Chazel, le directeur de théâtre, à l'auteur Cécil), bref par une écriture constamment dépaycée et dépayante, également attentive à ses fantaisies et à ses fantasmies.

Par delà le «tout est faux» de la fiction débridée, à travers les dédales de l'affabulation et de l'allégorie, se profilent d'étranges vérités. Le théâtre dérisoire de l'Histoire et de la culture nous raconte de drôles

d'histoires; à rire, à rêver, elles nous redonnent le sérieux plaisir de l'émerveillement.

Paul Chanel Malenfant



VARIATIONS SUR UN THÈME ANATHÈME

Bertrand B. Leblanc
Coll. Romans québécois,
Leméac, 1983

À voir la jaquette et à lire la mise en garde au dos du livre, on se dit que le tout risque d'être corsé. Au menu, on nous assure qu'il y en aura pour tous les goûts: pour les voyeurs, pour les jouisseurs, sans compter l'humour et le langage cru et coloré, en prime. Ce qu'on retrouve dans ce livre, c'est plutôt l'illustration suivante: les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient. Pire encore, ils n'ont jamais été ce qu'on a prétendu qu'ils étaient. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver des descriptions de prouesses érotiques à l'intérieur de ces nouvelles. Car l'homme, dans ces récits, a toutes les misères du monde à «prendre son pied», comme on dit; il perd plutôt pied face à l'humanité!

Les nouvelles ont pour cadre la Gapésie d'hier et d'aujourd'hui; ce qui permet de se servir d'un langage populaire, d'autant plus que le récit prend des airs du conte traditionnel, notamment, en désamorçant le récit, en déjouant le lecteur. Ce

désamorçage s'opère à l'intérieur d'une même nouvelle, mais il peut également jouer d'une nouvelle à l'autre.

Dans chacune des nouvelles, le sexe vient dénouer l'histoire. Il représente la cause première des drames, ce qu'on nomme par allusions; dans ce contexte, les «déviances» s'expliquent par un réel étouffant, un monde d'hommes.

L'évolution étant bien lente, ne nous fions qu'à une seule vérité historique fiable: «L'homo erectus a toujours poursuivi la femme!» Mais, les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient... c'est pourquoi, «nous entrons définitivement, irréversiblement, inéluctablement dans le deuxième âge de l'humanité: celui de la Mulier liberata, c'est-à-dire la nuit éternelle de L'Homo erectus.» Il reste un seul homme, il habite la dernière page du livre; tant qu'il aura un oeil ouvert, il refusera que sa femme fasse de sa fille une femme libérée. Anathème sur nous, qui nous éteignons dans la nuit!

Alain Lessard



MAHLER ET AUTRES MATIÈRES

Pierre Nepveu
Éd. du Noroît, 1983

«Une fois touché le sens du non-sens, que reste-t-il?» (p. 15). Voilà donc où s'interroge ce livre de Pierre Nepveu, Mah-

commentaires

ler et autres matières. La poésie s'y énonce tantôt sur le mode d'un romantisme exacerbé et lucide (ce sont ces architectures du vide où le temps et l'espace et les souvenirs d'eux-mêmes se mettent en abyme), tantôt à partir d'une dérision à la fois nauséuse et fascinée. Le poète devient Roquentin persistant en sa contemplation de la racine du maronnier, là où le sens est dévorant, là où l'opacité du mot adhère à la chose: «et les mots «terre» et «pluie» / ne nomment qu'eux-mêmes, / éperdument rivés à la tâche / de fouiller, jusqu'à en être cois» (p. 61). Dès lors, ce texte s'intéresse et travaille à la sensation immédiate, à l'insistance des substances et des «matières» (des manières). Et Nepveu est un écrivain virtuose de la plasticité sonore — en témoigne une syntaxe fortement articulée, toute en ruptures sourdes, en syncopes mélodiques —, de la porosité des objets et des lieux (tel fruit, telle fenêtre, tel état du paysage), de l'instant aigu et plénier; ainsi, en sourdine au texte, cette tranquille idée fixe d'un «vert» apaisant ou ces lointains échos de «mer» citadine.

À scruter l'intensité oppressante du réel, à en ressentir l'étrange absurdité, le poème en vient à se poser lui-même en terme de «représentation» d'où ses divers référents, plastique, musical et mimique (voir l'efficacité distorsion de la troisième partie du livre, «Pantomime»). Qu'il livre en vrac une scène désarmée de la vie quotidienne, une bride resurgie de l'enfance, l'absente présence d'un accord ou d'un mouvement, la saveur désabusée d'une «tranche de vie», c'est toujours dans l'intention visible et arrêtée de reconstituer une provisoire totalité à partir de la fragmentation même. Une certaine révolte, alors, ne se dérobe plus; reste de l'impatiente vacuité des musiques et des solitudes ce qui du «néant s'honore». Ainsi le recueil se ferme (s'ouvre) sur ces beaux vers, objets devenus: «J'éteins ce texte / comme une lampe / qui a

trop brûlé les yeux. (...) J'ouvre la porte / et j'entends la mer / dans Montréal.» (p. 74). Laconiques: persistants comme des rumeurs.

Paul Chanel Malenfant



CRIS ET ÉCRITS
Plume Latraverse
Éditions Rebelles, Verchères
1983

Plume! On aime ou on n'aime pas. Ceux qui aiment retrouveront avec plaisir les textes des chansons de Plume, de ses débuts en 64 jusqu'à la tournée avec Offenbach de l'été 83, ponctués de réflexions philosophico-linguistiques et de coupures de journaux «d'époque».

Je n'essaierai pas ici de convaincre les autres. Oui, Plume a une poésie de lendemain de veille et de fond de ruelle! Non, le rock n'est pas à l'abri de la vulgarité! Mais, si d'aventure il y en a qui ont pris le temps d'écouter les paroles des groupes rock anglais et américains qui règnent depuis 25 ans sur notre environnement sonore, remarquez qu'au sujet de Plume, je parlais bien de *poésie*, fut-elle de fond de ruelle.

Et s'il en restait quelques-uns dont l'idée n'était pas faite sur ce personnage controversé qui, qu'on le veuille ou non, avec sa Bobépine et sa *Maison*,

fait désormais partie de notre patrimoine, ils découvriront dans ce petit livre une sensibilité bien de chez nous, l'envers de l'hiver de Vigneault, la ballade des caisses de bière, des chèques du Bien-Être Social, des espoirs déçus. Des textes très beaux sur l'amour, sur la ville, des textes désespérés sur l'alcool, la vie, la mort, voisinant avec d'autres qui, sans la musique qui leur donne relief, sont simplement bêtes et méchants. Bref un livre à l'image de Plume. Un livre comme une cour à scrap où voisinent les bouteilles vides et les fleurs sauvages.

Andrée Fortin

MA VIE, MA FOLIE
Julien Bigras
Mazarine/Boréal Express,
1983

Il y a quelque chose de fascinant dans ce livre, un psychanalyste s'y couchant sur son propre divant. Et tous y passent: la patiente, le maître à penser, les enfants, l'ami, la mère.

Évidemment, on ne croit pas une seconde au monstre que Bigras, par instinct d'atavisme, voudrait à tout prix retrouver au fond de lui-même. Surtout lorsque ce monstre montre les dents du vampire qu'il serait aussi...



Ce que j'aime surtout, c'est l'écriture. Elle rassure là où l'indicible cherche à se faire entendre, elle inquiète là où les choses semblent aller de soi. Comme de mordre son prochain. Comme de poursuivre une mère dans le silence de sa retraite.

Quant à Marie, la patiente, il faudra bien un jour la renvoyer à ses obsessions. Guérie ou pas. Mais qu'importe? Ici la psychanalyste se met en évidence. Et avoue. C'est lui, somme toute, le malade. On apprécie vraiment beaucoup qu'il affiche ses couleurs.

(Une réserve, cependant. Il s'agit de l'arrière-fond historique. Il séduira sans doute les péquistes de la dernière heure. Mais, sérieusement, ne s'agit-il pas là que d'un mythe petit-bourgeois? Le désir irrésistible de mordre ne serait-il pas simplement qu'une autre des multiples manifestations de l'amour?)

Jean-Pierre Guay

**LE CHAT NOIR, CAFÉ-
BAR-RESTAURANT**
Charles Auguste Lavoie
Compte d'auteur, C.P. 1271
Baie-Saint-Paul, 1983

Le titre rappellerait certain autre lieu dont les traces hantent les pages du quotidien: fictions des rencontres; photo et texte doux pour les voyeurs du petit matin.

Le reste serait matière de clientèle et de regard; d'écriture. L'encart publicitaire renvoie au journal, et le journal, parfois, à la vie. On y lirait ainsi, chaque matin, que les prothèses résistent bien. À ce degré aussi, la vie est un roman. Un autre.

Celui-ci tiendrait davantage du portrait, de la chronique. À Baie-Sainte-Ange, au café Le Chat noir, quelques hommes et quelques femmes dérivent encore sur les derniers pans des continents mentaux. Il n'y a



rien à raconter. Rien que des noms et des peaux qui s'usent à bouger certains lambeaux de foi: l'écologie, le couple nouveau, la voie spirituelle, la voie maraîchère, les productions autonomes. Le grand désordre de la fin des années 60, du début des années 70 a cessé sa dérive. Il s'abîme là, dans ce qui fit son égarement; le lieu commun; un village (une petite ville) québécois. Quelqu'un, derrière une persienne, saisisait de l'être par les fentes des corps. Quelqu'un, à distance suffisante, pour ne pas se blesser. Quelqu'un qui soit assez près pour dire la douleur des portraits comme la sienne.

Quelqu'un, quelques hommes, quelques femmes, rien d'autre: la déroute, l'échouement et ce qu'il faut de scories pour que la scène soit tendre. C'est le corps qui s'use; le quotidien reste entier, particulièrement dans un café qui offre musiques et alcools.

Les deux premiers romans de Charles Auguste Lavoie, *À deux contre la nuit* (éditions La Presse) et *C'est pour quand demain?* (VLB éditeur) étendaient les nécessités sur le tissu tranquille, vaste de la forme. Ici, seulement quelques fragments, des instantanés qui se dégagent sur fond sombre. Et les potins du village et les musiques: les rumeurs qui courent sur la vie. «Pourvu seulement (dira le dernier personnage) que dans la vie la musique ne s'ar-

rête jamais.»

Vous avez compris. Les rumeurs renvoient au roman, et le roman, parfois, à la vie. On lirait ainsi, chaque matin, pour peu que le roman soit contemporain, que les prothèses résistent mal. À ce degré aussi, la vie est un roman. Un autre?

François Vasseur

COMME DES MANNEQUINS René Lapierre Éd. Primeur, 1983

René Lapierre vient de publier son premier roman aux Éditions Primeur. Dans *Comme des mannequins*, tous se blessent aux angles d'un espace — celui de la morosité — qui, pour quotidien et banal qu'il soit, ne se veut pas moins omniprésent, redondant et inévitable. «Cela paraissait figé dans une éternité



abstraite, démesurément triste.» Et cela, justement, c'est tout. Les personnages, comme hypnotisés par leur banalité réglée, se font du cinéma au fil d'une monotonie quotidienne fermée sur elle-même. Ils se laissent donc aller à imaginer des situations extrêmes, la plupart du temps sanglantes, afin qu'elles se démarquent bien de leur

vie ordinaire. Sauf qu'ils ne croient pas tellement au drame libérateur. Ce serait tellement invraisemblable qu'il se produise quelque chose, qu'ils n'osent même pas nommer ce qui pourrait arriver; ils le suggèrent. Ce qui se traduit par des points de suspension dans le texte.

À vrai dire, il n'y a même pas d'intrigue dans ce roman. L'auteur nous convie plutôt à assister au visionnement des séquences du vide et il en rend très bien l'atmosphère. Que feront Pierre et Danielle s'ils se revoient? Ils iront voir «Ordinary People». Cependant, «rien n'aura changé, rien n'aura davantage de sens.»

Alain Lessard

MAGDA LA RIVIÈRE François Depatie Actes-Sud, 1983

Magda la rivière est une histoire d'amour captée dans ses premiers instants, au moment où les sens s'aiguisent, où l'inspiration vous tenaille, au moment, enfin, où le créateur qui sommeille en chacun de nous s'éveille et s'impose. C'est aussi l'étonnement et le bonheur de l'ermite qui n'attendait plus personne et qui se retrouve en plein désir; «Ma solitude s'insurge, s'invente des présences.» Puis en pleine euphorie: «Je perdais la tête, j'hallucinai de cette opiacée passion. Mon esprit s'emplissait de toi, tu faisais des caillots dans mon cerveau...»

François Depatie fait son entrée dans l'écriture comme il entre dans l'amour: frais, inspiré et plein de bonne volonté. Il fait l'apprentissage de ces deux arts simultanément d'où, sans doute, cette impatience de dire, de mettre en mots l'inexprimable par un excès de métaphores dont la qualité varie: «Je regardais Magda préparer la tisane. La rivière infusait quelques copeaux d'écorces de bou-



leaux.» «Les bûches se stèrent, se cordent, s'accordent pour la gigue des poêles à bois.» «Je suis finalement parti vers le long cou de la rivière. Il n'y avait personne. Je suis revenu comme un boomerang...» On sent trop derrière cette écriture «ce pressant besoin d'écrire que fait naître l'amour.»

Un livre qui évoque par moments la magie des peintures naïves aux couleurs trop franches et qui, à d'autres moments, fait regretter la spontanéité de cette écriture qui pêche souvent par excès de simplicité.

Sylvie Trottier

VULPERA Suzanne Robert Quinze, coll. Prose entière 1983

Il est décevant de le constater et désagréable de le dire: ce troisième roman de S. Robert ne remplit pas les promesses du précédent, *Les trois soeurs de personne* (1980), qui manifestait une grande maîtrise de la construction et de l'écriture. Pourtant, on ne saurait reprocher à l'auteur d'avoir tenté d'explorer plus avant la voie qu'elle semble s'être tracée. La

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

commentaires



Présence du réel
Philip Surrey
Norôit

Tenir parole
Gilles Vigneault
Nouvelles éditions de l'arc

Souvenir Shop
Jacques Godbout
Hexagone

La nuit des immensités
Huguette Leblanc
H.M.H.

La mise en chair
Jean Ives Théberge
Norôit

Sarzènes
Gérald Godin
Écrits des Forges

Aléatoire instantané
Paul Chamberland
Écrits des Forges

Le piano trompette
Jean Basile
VLB éditeur

Sudbury
Patrice Desbiens
Prise de parole

problématique de la séduction, cette fois, s'inscrit dans une intrigue plus simple, et elle est abordée sous un autre angle.

Les personnages de S. Robert ne sont pas de ceux qui sont sauvés. La fascination les conduit au mimétisme, donc à la perte de soi; la froideur les ramène irrémédiablement à eux-mêmes. L'espoir n'apparaît guère qu'en faibles lueurs. L'amour, comme la connaissance réciproque, sont impossibles. À moins qu'ils se trouvent plus loin dans cette oeuvre construite avec patience et qui vaut d'être suivie.

Sylvie Chaput

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise, si vous voulez savoir ce qui se passe dans ce domaine, c'est **Lettres québécoises** qu'il vous faut. Vous serez surpris(e) de voir jusqu'à quel point l'édition québécoise est dynamique. Notre magazine vous revient quatre fois l'an, complètement illustré.



NOUVEAUTÉS

Littérature québécoise

Delira Canelle
Jeanne d'Arc Jutras
Québec/Amérique

Les obsédés textuels
Jean Delisle
Asticou

La fiancée promise
Naim Kattam
HMH

Sans coeur et sans reproches
Monique Proulx
Québec/Amérique

Marie-Ève, Marie-Ève
Adrien Thériault
Québec/Amérique

L.Q., la seule revue de l'actualité littéraire au Québec.

Si vous ne trouvez pas notre magazine dans les librairies ou kiosques à journaux, pourquoi ne pas vous abonner?

Bulletin d'abonnement

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Lettres québécoises
C.P. 1840, Succ. B
Montréal, Québec
H3B 3L4
Tél.: (514) 525-9518

Canada 8\$

USA 10\$

Europe 15\$

Institutions 10\$

De soutien 20\$

commentaires



COMPTINE POUR ENDORMIR L'ENFANT QUI NE VEUT RIEN SAVOIR

Gilles Vigneault
Nouvelles Éditions de l'Arc
1983

Il m'arrive bien souvent d'offrir un livre aux gens que j'aime. Parfois sans occasions spéciales, simplement pour le plaisir de donner, mais parfois aussi lors d'événements prétextes comme un anniversaire, ou Noël. J'ai choisi de présenter dans ce numéro quelques livres pour enfants qui m'ont particulièrement plu, je dirais même envoûtée.

Le premier en liste, un livre-disque des Nouvelles Éditions de l'Arc: *Comptine pour endormir l'enfant qui ne veut rien savoir*. Ces textes de Gilles Vigneault, illustrés par Claude Fleury, donneront à l'enfant l'occasion de rêver et d'imaginer, en comptant des moutons: des moutons blancs qui traversent le Champ, des gris qui traversent la Nuit, des bleus qui traversent le Feu, des verts qui traversent l'Hiver, des noirs qui traversent le Soir, enfin un transparent qui traverse le Temps. «Les souliers sont délacés... tous les moutons sont passés.» Une belle histoire pour préparer l'enfant au sommeil et peupler son imaginaire d'images vraiment suggestives: le loup en porcelaine, les moutons avec des sabots de laine, etc. Pour ne donner qu'un exemple, le mouton qui traverse le Temps est illustré de la façon suivante: au bout d'un arc-en-ciel, un nuage blanc qui prend la forme d'un mouton; le mouton tra-

verse une fenêtre juste au-dessus de l'enfant qui dort. Quelle façon de montrer le rêve comme étant une fenêtre ouverte sur l'inconscient, et en même temps d'évoquer l'idée de transparence qui y est rattachée.

La comptine remplit, entre autres, un rôle pédagogique: l'apprentissage des chiffres 1 à 13 et des jours de la semaine. La chanson qui accompagne la comptine, *Petite berceuse du début de la colonie*, devient aussi une invitation à délayer ses souliers. J'aime beaucoup ce concept de livre-disque et quel bonheur de laisser à Gilles Vigneault le soin de «raconter»! À souligner également, le bon travail de Gilles Vigneault, Gaston Rochon et Robert Bibeau au niveau des musiques.

Ce n'est pas sans raisons que récemment le Gouvernement du Québec a décerné à Gilles Vigneault le Prix Denise-Pelletier, soulignant ainsi sa contribution dans le domaine des arts d'interprétation.

Susy Turcotte



SOPHIE, PIERROT ET UN CRAPAUD

L'ÉCOLE

LA FÊTE

Ginette Anfousse

La Courte Échelle, 1983

Les Éditions La Courte Échelle, de leur côté, présentent plusieurs titres qu'il est important de signaler: d'abord, *Sophie, Pierrot et un crapaud*, qui a remporté le concours «Pareille

pas pareils organisé conjointement par le Conseil du statut de la femme et les ministères des Affaires culturelles, de l'Éducation et des Affaires sociales. Il s'agit d'un projet interdisciplinaire visant à proposer des valeurs non-sexistes aux jeunes enfants. L'ensemble est composé d'un livre, d'un disque et d'un jeu; tous trois sont interreliés.

Ginette Anfousse a signé les textes et illustrations de *Sophie, Pierrot et un crapaud*. Deux enfants, un garçon et une fille, rencontrent un crapaud, et ce crapaud, ils n'en connaissent pas le sexe. Ils décident donc de le qualifier par ce qu'il peut faire, plutôt que par son sexe: «un crapaud chanteur ou un crapaud diseur de mots. Un crapaud père ou mère de marmots ou un crapaud secrétaire-dactylo, etc.» Sophie et Pierrot s'interrogent sur ce que sont «un vrai gars» et «une vraie fille».

Le conte est accompagné d'un disque et d'un jeu, Pierre Moreau a composé la musique et Danielle Delorme et Robert Doucet ont conçu le jeu. Le jeu, tout en stimulant l'autonomie chez son utilisateur, étant donné la part de créativité qu'il requiert, développe aussi la curiosité visuelle de l'enfant.

Deux autres livres de Ginette Anfousse aux Éditions La Courte Échelle: *La fête* et *L'École*. L'enfant se reconnaîtra à travers les personnages de Jiji, la petite fille espiègle au grand chapeau et Pichou, son bébé-tamanoir, mangeur-de-fourmis-pour-de-vrai. De beaux cadeaux à offrir.

Susy Turcotte



chez Ovale. Le format carré, la tranche toilée, la page en carton rigide, l'ensemble se veut lavable. En tout cas, c'est baignable; je le sais pour les avoir récupérés plusieurs fois au fond du bain.

Plusieurs titres dans la série Petit ours: *Grand-maman*, *Mon bébé-soeur*, *Quand ça va mal* et *Où est ma tétine?*

De très beaux dessins de Philippe Béha, pleins de rondeurs, pour illustrer les moments agréables de la vie quotidienne ou bien ceux chargés d'angoisse et de stress, quand on cherche fébrilement la tétine au moment de s'endormir.

Un dernier bon point pour M. Ovale: merci pour les angles arrondis. Ça fait moins mal quand le petit chéri se sert de son livre comme d'une matraque.

Dominique Duffaud

OÙ EST MA TÉTINE?

Sylvie Assathiany et

Louise Pelletier

Illustrations de Philippe Béha

Coll. bébé-livre, Ovale, 1983

Une sympathique petite collection que celle des bébés-livres